

FOFO magazine

LE MAGAZINE DE LA CULTURE NIGERIEENNE

6. Patrimoine
Maimouna Na-delou
Ibro, la poterie de Mirriah

8. L'invité
Moumouni Djibo

10. Littérature
Razak René
Saley Boubé Bali

12. Conte
Garba Harouna

13. Musique
Babaye Jonhny

14. Hip Hop
Suprême Sadeck

15. Cinéma
Jaloud Zaïnou

16. Mode
K'Mariko

18. Théâtre
Sakina Maman



Ce numéro vous est offert avec
l'appui du Ministère de la Jeunesse,
des Sports et de la Culture



Le ciel passionnément
The sky, our passion



Fonds des Nations Unies Pour la Population

UNFPA - parceque tout le monde compte

PACK ORANGE PIXI
**LE SMARTPHONE
LE PLUS COOL
POUR ACCÉDER
À L'INTERNET
AU MEILLEUR PRIX**

ÊTRE CONNECTÉ CHANGE AVEC ORANGE

 facebook.com/orange.ne


39 000 FCFA

Alcatel Pixi

- Forfait internet 1Go
- 100 SMS
- 30 min d'appel



McANN

la vie change avec 

Editorial

Par Walter Issaka Alzouma

Toujours dans l'attente, se demandant quand est-ce qu'ils vont entrer en activité...

Çela fait deux ans qu'APEIC a lancé un appel à projet d'entreprises culturelles. L'année du lancement dix projets avaient été retenus. Ces dix étaient sensés entrer en activité peu après les résultats mais ce n'est jusqu'à aujourd'hui toujours pas le cas. Ce qui est drôle dans tout ça, c'est le fait qu'APEIC a de nouveau lancé un autre appel à projet et en a retenu dix de plus. Ils ne comptent pas s'arrêter là puisqu'en 2014 l'APEIC a l'intention d'en retenir encore dix autres alors que les dix premiers retenus sont toujours en attente...

Rappelons que le premier et le deuxième groupe retenus des autres pays d'Afrique de l'Ouest par les « APEIC » locales sont eux déjà en activité, mais pas le Niger, pourtant c'est le même projet que les autres pays, les mêmes procédures, les mêmes bayers de fond.

Ici, au Niger, APEIC ne fait que trainer les porteurs de projets par de multitude réunions, au cours desquelles elle répète toujours le même refrain « la banque, la banque, la banque ». Quelle incompétence ! Car il ne s'agit que de cela en fait : APEIC manque de compétences par rapport aux autres structures des autres pays où les responsables ont réussi, eux, à convaincre les banques.

Affaire à suivre...

L'année 2013 tire à sa fin en beauté avec le FIMA comme événement marquant. Ce festival international de la mode s'est tenu du 20 au 25 Novembre à Niamey et a permis aux créateurs, jeunes créateurs et mannequins des cinq continents d'apporter la joie à la population nigérienne cinq jours durant avec le sacre de la beauté africaine.

Cette édition du FIMA 2013, ferra l'objet d'ailleurs l'objet de nombreux articles très prochainement sur le site web du magazine et dans le prochain numéro de FOFO qui paraîtra début janvier 2014.

En attendant de vous retrouver, toute l'équipe du magazine vous souhaite de très belles fêtes de fin d'année.

Bonne lecture
A bientôt

FOFO MAGAZINE

est une publication de l'Association FOFO

Arrêté n° 0330/MI/SP/D/DGA

BP 10120 Niamey - Niger

E-mail: fofo_mag@yahoo.fr

Tél: +227 94 25 79 16 / 91 03 99 06

www.fofomag.com

Directrice de publication:

Marie Adji

Rédacteur en chef:

Alzouma Issaka Walter

Rédacteurs:

Bello Marka

Aminatou Sidibé

Aboubacar Sidik Ali

Issouf Hadan



www.fofomag.com

le premier site culturel
du Niger!



**Vous souhaitez faire connaître
vos activités culturelles
envoyez vos articles à:**

fofo.magazine@gmail.com

**Vous aimez FOFO ?
Faites un don**

sur Internet

www.fofomag.com ou [facebook/fofomag](https://www.facebook.com/fofomag)

à la Banque :

Ecobank / Association Fofa

H0095 01006 604949073011

A chacune sa contraception

Dans l'objectif d'en savoir un peu plus sur la planification familiale, nous avons rencontré des utilisatrices. Leurs témoignages.



Docteur Babatunde, Directeur Exécutif de l'UNFPA avec des jeunes filles du Centre de Talladjé de Niamey le 5 Novembre 2013.

Photo : M.A Saley

Mariama Hainikoye 22 ans (méthode injectable)

« Je ne connaissais pas les contraceptifs de longue durée avant ce matin. Mon premier choix était la pilule, mais à cause de fréquents oublis, j'ai opté pour l'injectable», explique-t-elle patiemment. «Je reviendrais chaque trois mois, pour utiliser le contraceptif injectable et je vais voir après pour les autres méthodes de longue durée...»

Salamatou Mamoudou, 25 ans (méthode pilule)

« J'ai choisi la pilule, je veux éventuellement avoir quatre enfants, mais pas maintenant. La pilule est très efficace comme protection».

Mariama, 22 ans (méthode Jadel)

« J'utilise le Jadel depuis maintenant 3ans. Au début, je prenais la pilule et cela m'a provoqué des saignements raison pour laquelle je l'ai arrêté et j'ai opté pour Jadel. J'ai pris la décision de venir au centre, après la naissance de mon premier enfant suite à laquelle, je suis tom- bée à nouveau enceinte après seulement 9 mois. Cela fait maintenant 3 ans que j'utilise régulièrement ce contraceptif et c'est mon mari qui m'y a encouragé. J'en suis d'ailleurs contente car c'est vraiment un bon moyen pour la maman de se reposer et aux enfants de grandir vite car, ils ne tombent pas souvent malades ».

R B , 45 ans (méthode Jadel)

« J'ai décidé d'utiliser les contraceptifs car je n'ai pas la chance de faire partie de cette catégorie de femme qui, durant tout le moment où elles allaient ne voient pas leurs règles et n'ont par conséquent pas besoin de contraceptif. Raison pour laquelle au début, j'ai beaucoup souffert car 4 mois après la naissance de mon deuxième enfant, j'ai contacté une autre grossesse. C'est ainsi qu'avec le consentement de mon mari, j'ai commencé à me rendre au centre, car il bien évident que le fait d'espacer les naissances procure santé et bien être à la maman et à ses enfants et permet à la femme de pouvoir se reposer et récupérer ses forces mais aussi de bien s'occuper de sa famille. Ce qui lui procure une entière satisfaction car, lui permettant de pouvoir espacer les gros- sesses comme cela lui plait, de 5 à 6 ans. J'ai même conseillé à ma fille qui venait d'accoucher d'en faire autant et actuellement cette dernière fréquente le centre. Je conseille aux femmes qui n'ont pas encore compris la nécessité de la planification familiale ou qui ne s'en soucient pas de s'y mettre pour leur santé car, on devine combien le fait d'accoucher presque chaque année peut être éprouvant. Moi je continue toujours et c'est Jadel que j'utilise en ce moment ».



Programme Initiative Adolescentes UNFPA Niger

« Respecter les droits et répondre aux besoins des adolescentes au Niger »

Le programme préconise une approche d'équité et se concentre dans les zones rurales des régions de Zinder, Maradi et Tahoua. Il ciblera en premier lieu les adolescentes de ces zones, et en particulier les adolescentes non mariées âgées de 10-14 ans scolarisées et non scolarisées dans le but de prévenir le mariage précoce. Le programme mènera également des interventions avec les adolescentes mariées âgées de 10-18 ans –scolarisées et non scolarisées

But et Objectifs

Le but du programme est de contribuer à réduire le mariage précoce dans les zones ciblées.

Les adolescentes seront instruites, qualifiées et en bonne santé ce qui leur permettra de défendre leur droits, de réduire leur vulnérabilité et de participer activement au développement socio-économique de leurs communautés.

Les Chefs traditionnels, leaders religieux, parents et autres détenteurs de pouvoir seront des acteurs de changement positif des normes sociales et feront la promotion activement le mariage plus tardif dans leur communauté.

Les lois existantes sur l'âge du mariage (14 ans pour les filles) seront révisées et appliquées. Les besoins multisectoriels des adolescentes seront pris en compte dans les politiques et programmes nationaux.

Stratégies

Interventions intégrées et multi sectorielles :

Il s'agit d'appuyer des programmes qui prennent en considération un choix varié de sujets et d'options pour les adolescentes et qui offrent des services communautaires. Les efforts soutenus pour atteindre les très jeunes adolescentes sont des étapes cruciales dans la quête de l'équité et l'égalité entre sexes. Ils contribuent à prévenir les pires violations des droits humains y compris le mariage précoce, ainsi que des affections souvent directement liées à des grossesses non désirées, la mortalité maternelle, et l'infection VIH. Le ciblage exclusif sur les filles s'avère d'autant plus nécessaires, que maintes évaluations de programmes s'adressant à la jeunesse ont démontré que les adolescentes et en particulier les plus jeunes adolescentes ne participent pas ou très peu aux activités proposées. La stratégie utilisée consiste à réfléchir d'abord et surtout à ce dont les filles ont besoin ou devraient avoir pour vivre une vie productive et saine, par opposition aux problèmes auxquels elles se trouvent confrontées. Le programme tâchera de développer le capital social et humain matériel et financier de la jeune fille en vue de leur permettre de réduire ses vulnérabilités et accroître leurs opportunités.

Implication des familles, des leaders et la communauté en vue d'une transformation sociale :

Il s'agit de reconnaître le rôle essentiel que la communauté y compris les parents, joue dans la transformation sociale pour appuyer et plaider en faveur du rehaussement de l'âge du mariage. Si les communautés doivent décider d'abandonner la pratique du mariage précoce, il faudra fournir de nouvelles informations véritables provenant de sources considérées fiables. Lorsque les informations sont transmises par des personnes et d'institutions crédibles, les communautés sont prêtes à les écouter et à revenir sur leurs opinions. Ainsi il s'agira de mettre en place un système de parrainage par les chefs traditionnels et /ou leader religieux afin d'assurer la pérennité et l'ancrage communautaire du programme.

Prendre en comptes une perspective basée sur les normes sociales :

Cette stratégie consiste à considérer l'interdépendance des processus de prise de décision qui mène au mariage précoce de la très jeune adolescente. Il s'agit de mieux connaître la dynamique sociale sous-jacente au phénomène en examinant le rôle des sanctions et des jugements moraux liés au mariage précoce dans les communautés ciblées.

Engagement et implication des garçons et des hommes :

Des valeurs patriarcales profondes et des attentes et stéréotypes qui impliquent des perceptions fixes des rôles et responsabilités des hommes et des femmes dans la société persistent dans les communautés rurales au Niger. Dans la majorité des cas, c'est le pouvoir et le comportement des hommes qui déterminent l'accès des filles et des femmes aux services sociaux de base. Il s'agit donc de s'appuyer sur des mécanismes existants tels que l'école des maris pour impliquer les hommes et les garçons en vue d'une prise de conscience collective de la valeur de l'adolescente et en faveur d'une action positive envers un abandon des pratiques néfastes dont le mariage précoce.

Résultat / succès attendu

Le résultat du programme se mesurera dans une réduction significative du mariage précoce dans les zones ciblées conforme à l'objectif de l'effet 1 de l'UNDAF qui préconise réduire la proportion du mariage précoce de 59% à 40% en 2013.

En particulier le programme contribuera à assurer l'éducation des adolescentes, améliorer la santé des adolescentes, protéger les adolescentes de la violence, développer le capital social des adolescentes et recenser les adolescentes.



Rencontre avec Maimouna Na-délou, présidente de la compagnie culturelle Chawa.

C'est au collège, sous le régime du président Kountché qu'elle débute dans le monde de la comédie et du chant. «A cette époque la culture était considérée et les valeurs et traditions nigériennes étaient respectées et enseignées dans les établissements scolaires. Chaque école avait une troupe musicale et une troupe théâtrale.»

Quelque temps après le collège en 1985 Maimouna intègre la troupe de Yazzi Dogo pour jouer la pièce *baban bila*. Bien d'autres prestations théâtrales suivront puis la musique prendra le dessus lorsqu'elle rencontre son mari, Oumarou Hadari, un compositeur de musique.

Le théâtre nigérien, comment va-t-il ?

Je me demande si le théâtre existe toujours au Niger, parce qu'à l'époque où j'ai débuté chaque troupe réalisait une pièce toutes les deux semaines. Aujourd'hui on ne voit même plus les petits sketches qui passaient à la télévision les dimanches. On est envahi de dandali-soyéya qu'ils nous apportent du Nigéria. Les réalisations nigériennes ne sont plus prioritaires au Niger. Avant l'Etat débloquent un budget pour tout ce qui était culturel, ceci n'existe plus, tout est arrêté.

Comment avez-vous débuté dans la chanson ?

A l'arrivée de la démocratie dans notre pays, chaque citoyen devait apporter sa contribution à son enracinement, quel que soit son secteur d'activité. Ma contribution c'était de réaliser des chansons pour expliquer ce qu'est la démocratie. J'ai également composé et chanté des chansons pour mon parti politique. Chawa est composé de trois sections. La section musique traditionnelle, la section danse traditionnelle et la section musique moderne. Cette compagnie a eu à sillonner le Niger en entier. Nous sommes aussi allés, pour au Burkina Faso, au Tchad, à Kigali etc.

La musique, le théâtre, la compagnie, qu'est ce qu'ils vous ont apporté ?

Grâce à ce que je fais je suis connue de tous, je suis contente de faire quelque chose de bien pour mon

pays. Laisser quelque chose de bien au monde c'est ça l'important. Faire du théâtre ou de la musique s'est attirer l'attention des uns et des autres à faire de bonnes actions dans leurs vies, ce sont des conseils, le tout c'est de préserver la paix dans notre pays.

Avec Chawa nous avons sélectionné 10 de nos chansons pour réaliser un album intitulé *Babban-goulbi*. Nous ne l'avons pas mis en vente, il est rangé chez moi parce que je sais que les gens ne vont pas payer, ils vont juste le pirater. En plus il n'existe pas de maison de vente de disque ici. Les artistes ont fait leur possible pour trouver des solutions mais en vain. L'artiste nigérien rencontre d'énormes difficultés. Tout récemment lors de la rencontre organisée par l'APEIC avec les porteurs des vingt projets culturels qu'ils ont retenus pour les appuyer, j'ai appris qu'on a demandé à chaque porteur de projet 20% du budget demandé par ce dernier. Ou est-ce qu'ils pourront trouver cette somme ? Déjà avec ce qu'ils font ils n'arrivent pas à s'en sortir. Quant aux droits d'auteurs, cherchez à savoir combien ils touchent par répartition. Nos chaînes de télévisions n'ont de regard que sur ce qui vient du Nigéria, elles ne passent plus les œuvres nigériennes, c'est décourageant.

Certains pensent ou disent que les artistes nigériens ne réalisent rien de bon, ça n'est pas vrai. Si les radios et les télévisions passaient régulièrement les productions nigériennes, les nigériens finiraient par aimer leur théâtre, leur musique, leur cinéma, bref leur culture. Mais non, ces médias passent leurs journées à nous déranger les oreilles avec du dandali-soyéya. Aujourd'hui nous constatons aussi que pour les spots publicitaires ils font venir des acteurs de dandali-soyéya depuis le Nigéria, où est ce qu'on va avec ça je vous en prie ? C'est vraiment malheureux.

La culture une fois qu'on l'associe au sport, alors elle est noyée par ce dernier. Mais tout récemment le ministère de la culture est devenu indépendant, est-ce que ça sera suffisant pour qu'il y ait une prise de conscience, je ne sais pas. Nous devons retourner à nos coutumes et traditions. Regardez, même nos danses traditionnelles telles que zané-zané gountou, saréta, gorgnobon-komandi, tattaka ouwal diya, etc. ont disparu. Avant, à chaque événement, chaque ethnie mettait ses traditions en valeur, maintenant ce sont des instruments modernes qui sont utilisés. Aujourd'hui les artistes traditionnels n'ont aucune valeur au regard des nigériens et le pire c'est que quand un artiste s'exprime en Haoussa ou en Zarma par exemple c'est comme si il n'existait pas, il est ignoré.

Le gros problème qui bloque notre pays dans plusieurs domaines est du à notre mentalité. Nous devons la changer si nous voulons que le Niger aille de l'avant, sans quoi il ne cessera jamais de reculer.

Walter Issaka Alzouma



Pour qui se rend à Mirriah, chef-lieu de département distant de dix-huit kilomètres de Zinder, il découvre, à l'angle sud-est du carrefour de la boucherie de l'ancien marché, un couloir. Au fond, une maison pittoresque, dans la cour, un panier contenant des chevaux, des motos, des avions et autres jouets en argile cuite pour enfants. Et dans un coin, de très beaux pots de fleurs, des canaris et des gargoulettes finement décorés, sont soigneusement rangés.

Nous sommes au domicile de Ibrahim Idi dit Ibro, potier de renom. Ce façonneur d'argile, né en 1962 à Mirriah, marié à deux femmes et père d'une dizaine d'enfants, est le descendant d'une lignée de grands potiers.

« Quand j'étais enfant, commence Ibro qui nous reçoit dans sa *turaka* (chambre réservée au mari), j'accompagnais mon père à Arlit ou à Niamey pour vendre des statuettes aux touristes. De retour de ces voyages, plutôt que de rester oisif, j'aidais ma mère Fassouma, surnommée Karama, qui était potière. C'est de là que m'est venue l'idée de créer mes propres modèles en 1980. Les gens, plus particulièrement les blancs, aimèrent d'emblée mes créations. « Alors que je

songeais à apprendre un métier, étant donné que mes études s'étaient arrêtées à la classe de CM2, je trouvai dans la poterie un métier providentiel ».

Être le tout premier homme à embrasser la carrière de potier à Mirriah, métier traditionnellement dévolu aux femmes, vaut à Ibro autant de compliments que de remarques désagréables. La même année, il participe à une exposition organisée à la MJC (Maison des Jeunes et de la Culture) de Mirriah. C'est sa première sortie publique. L'année suivante, il participe à une autre exposition, à Niamey, où il remporte le 1^{er} prix. Cette rencontre de potiers l'instruit et l'inspire à tel point que dès son retour à Mirriah, il élargit sa gamme de produits aux pots de fleurs. « Aujourd'hui, dit-il avec une fierté contenue, je peux vous présenter une gamme de plus de 100 modèles ».

Une fois sa carrière lancée, il lui faut la pérenniser. Et là, ce sont les CCFN (Centre Culturel Franco-Nigérien) de Zinder et de Niamey qui l'appuient. « Ils m'ont fait voyager plus de 10 fois sur Niamey, en prenant tout en charge », dit Ibro. Tout en montrant le hangar qui lui sert d'atelier de travail qu'ils lui ont construit, il reprend avec une demie-voix empreinte de nostalgie : « Au temps de directeurs comme Pierre Boitier et Sylvie Guellé, mon métier de potier a connu la prospérité ».

Ibro, le potier, a été à Cotonou en 1997 pour une rencontre entre potiers venus de l'Afrique de l'ouest où il a gagné le 1^{er} prix. Il été à Lomé pour une rencontre d'échanges entre professionnels de la poterie venus de plusieurs pays. Il a participé à plus de 15 foires et expositions à Zinder, Gouré, Tanout, Diffa et Niamey.

À Mirriah où on trouve plus d'une quinzaine de variétés d'argiles, Ibro teste toujours son argile avant d'entreprendre tout travail. « C'est un blanc qui était directeur de l'ONG Africa 70 qui m'a appris à mesurer l'argile pour voir sa teneur et sa qualité. La connaissance de la qualité de l'argile, comme le dosage des quantités à mélanger est une science que doit maîtriser tout bon potier » reconnaît ce dernier.

En tant que créateur, il invente toutes les deux semaines de nouveaux modèles. Et à chaque nouvelle année, il crée un modèle spécial. Étant dans une grande famille de potiers, liberté est donnée à chacun d'exploiter le modèle qu'il crée selon les variantes qui lui conviennent.

Pour assurer la continuité de son art, Ibro a fait de la formation son cheval de bataille : « J'ai initié plus de 20 jeunes gens garçons comme filles de Mirriah à la poterie. Le CCFN de Zinder m'a envoyé plus de 100 élèves que j'ai formés par vagues de 20 à 30 stagiaires. J'ai formé mes propres femmes. En outre, je suis le premier potier à avoir eu l'idée de décorer les poteries.

suite de la page 7

Aujourd'hui que le cas fait école, on trouve à Mirriah plus de 15 décorateurs qui vivent de cet art », assure-t-il.

Mourtala, fils de Ibro, élève en classe de 4^{ème}, que nous avons rencontré pour la circonstance, exprime toute la satisfaction qu'il tire de cette activité : « Je suis fier du métier de mon père. Pour l'avoir bien apprise, aujourd'hui je tire de bons revenus de la poterie ». Sans cacher sa fierté, il ajoute : « Cette année, c'est moi-même qui ai payé en intégralité les frais de ma scolarité ». Tout triomphant, le jeune collégien précise : « Et, cela, sans parler des fournitures scolaires et autres uniformes. »

Du mardi au vendredi, Ibro, ses femmes et ses enfants fabriquent les différents objets dans la cour familiale. Deux grands pots peuvent être fabriqués en huit heures de travail en période ensoleillée. Pour la cuisson, qui commence vers 18 heures et s'achève à 06 heures du matin, elle se fait toujours le samedi. Quant à la vente, elle a lieu le dimanche, jour de marché hebdomadaire de Mirriah.

« Le marché de la poterie, demande Ibro ? Il marche bien. Au Niger nous recevons des commandes de Niamey, Diffa, Maradi, Arlit. Au Nigéria, elles nous viennent de Daura, de Kano, de Gashuwa et de Maiduguri. On nous commande même de Lomé, de Cotonou, d'Abidjan. Nous avons aussi des commandes qui nous viennent du Mali ».

« La poterie de Mirriah se différencie de celle des autres régions. La texture de notre argile et la spécificité de nos modèles ainsi que leur résistance contribuent à faire notre label » confie Mahamane Lawali, professeur de collège, venu acheter un pot à brûler de l'encens pour sa femme.

La poterie de Mirriah, il va de soi, fait beaucoup de bonheur. Et comme le laisse entendre Mallam Brah Dan Gomma, voisin de Ibro : « C'est un honneur pour notre ville que son nom aille au delà des frontières nationales à travers sa poterie. En plus, cette activité draine des foules d'acheteurs qui viennent ici pour le grand bien de notre économie ».

Cependant, comme dans les autres domaines de l'art et de la culture, au Niger, c'est l'appui qui manque le plus. Les potiers de Mirriah, en général, manquent de tout. De matériel. De fonds. D'un local dans lequel ils peuvent exposer et vendre leurs produits. Et c'est dans ce cadre que Ibro, au nom de tous les potiers de Mirriah, lance cet appel : « Mon souhait est de voir l'État nous appuyer ne serait-ce qu'en nous trouvant des débouchés pour nos produits. Par exemple nous aider à aller exposer dans des pays à tradition de poterie comme la Tunisie ou le Maroc ».

Bello Marka



Moumouni Djibo est journaliste. Ecrivain, poète et dramaturge, il travaille à la division presse de la ville de Niamey.

Il se fait connaître au Niger à la fin des années 70, alors qu'il vit en Côte d'Ivoire, à travers son recueil de poèmes *serres d'aigle* dont plusieurs extraits sont alors publiés dans l'hebdomadaire nigérien *Sahel Hebdo* (l'actuel *Sahel Dimanche*). Il a également écrit des pièces de théâtre tel que *Héritage* en 1987, *Bakari Dian* en 1988, mises en scène par la troupe *Zoumoundchi* et réalisées par la radiotélévision du Niger.

Qu'elle vision as-tu de la culture nigérienne ?

Je suis amer sur ce sujet. De très nombreux artistes n'arrivent pas à vivre du fruit de leur production, pour ne pas dire tous. Dans le domaine de la cinématographie on a fait croire aux cinéastes qu'il y avait une subvention de trois cent millions de francs CFA au Ministère. Fort de cette information de jeunes cinéastes se sont précipités au Ministère et se sont jetés des peaux de banane, tout simplement parce qu'il y avait de l'argent à partager. Or trois cent millions ce n'est rien dans le domaine du cinéma. Un seul film peut coûter plus que ce montant. Au Ministère de la culture on joue vraiment avec l'esprit des artistes. Quand je vois le BNDA distribuer 2 500 FCFA à certains artistes, pour moi c'est une insulte. Comment vous allez remettre 2 500 FCFA à un artiste et lui dire

que c'est un droit d'auteur. Dans des pays comme le Congo, la Côte d'Ivoire, le Cameroun, le Mali, etc. Il y a des artistes qui n'ont rien à envier à un ministre mais ici au Niger l'artiste est considéré comme un voyou.

Les musiciens jouent un rôle très important dans la vie sociale. Etes-vous d'accord avec moi que l'hymne national, l'indicatif de la radio nationale sont des productions artistiques. Ceux qui les ont composés ont le droit d'autoriser ou d'interdire la diffusion de leurs productions. S'ils arrivent à le faire un jour, les autorités se rendraient compte de l'immense contribution des artistes dans la bonne marche des affaires publiques. Malheureusement nos artistes n'ont jamais eu le courage de faire de telles revendications. Ils n'ont pas le choix, puisqu'ils ont faim. Ils sont divisés. Il y en a qui partent au Ministère et qu'on met à l'aise, il y en a aussi qui partent et qu'on déçoit, donc ça a créé deux clans. Il y a un budget destiné à aider l'ensemble des artistes, mais ce budget est toujours détourné à d'autres fins. Il faut que cette politique change et il est temps que les artistes prennent leur responsabilité.

De plus le budget alloué à la culture nigérienne est insignifiant. Je me rappelle que dans les années 90 l'UNESCO envoyait au Niger comme appui à la culture près de quarante millions et des bourses d'étude. Mais comme ça se passe souvent dans notre pays, l'argent et les bourses étaient détournés au profit des responsables du Ministère de la Culture. J'ai personnellement vu des administrateurs qui sont partis à la place d'artistes et qui ont été chassés, tout simplement parce qu'ils n'avaient pas les qualités requises pour la formation. C'est dommage car non seulement ils empêchent aux bénéficiaires qui sont les artistes d'aller étudier mais aussi ils ternissent l'image du Niger. On retrouve toujours les mêmes têtes au Ministère de la Culture qui dictent leurs idées à tous ces Ministres qui passent. Parmi ces cadres on trouve des metteurs en scène, des dramaturges, des cinéastes. Mais que vaut un dramaturge incapable d'écrire une pièce de théâtre ou un cinéaste qui n'a jamais tourné un court métrage. Le monsieur se spécialise par exemple en mise en scène mais arrivé au Niger il ne met rien en scène. On lui donne un bureau, après quelques années il oublie tout ce qu'il a appris et devient mordu par le virus de l'argent, rien ne l'intéresse à part l'argent, la magouille, et il freine ceux qui veulent émerger.

A l'époque l'Ambassade de France, l'Ambassade des Etats-Unis, la Coopération Française, le Centre Culturel Franco-Nigérien, le Centre Culturel Américain faisaient beaucoup pour les artistes nigériens. Savez-vous pourquoi ils ont tout arrêté ? C'est parce qu'ils ont constaté que les responsables du Ministère de la Culture détournaient l'argent mis à la disposition des artistes. Il est grand temps que les artistes s'organisent pour éviter ce genre d'escroquerie.

Depuis que ce Ministère existe, avez-vous un artiste assumer la fonction de ministre de la Culture ? Est-ce à dire qu'aucun artiste ne dispose du bagage nécessaire pour occuper ce poste ? Certe Oumarou Hadary, ce célèbre auteur-compositeur a déjà occupé ce poste, mais ne perdons pas de vue qu'il y a été propulsé par son parti politique. Sa liberté d'action était donc limitée. Il était ministre de la Culture au nom de sa formation politique et non au nom des artistes. Vous voyez la différence !

D'où viennent tous ces problèmes ?

Les difficultés auxquelles font face les artistes nigériens remontent aux années d'avant les indépendances. Les jeunes leaders africains d'alors qui voulaient accéder au pouvoir comptaient parmi les priorités nationales la musique, le théâtre et la littérature. Ces genres étaient les moyens sûrs pour les pays africains qui voulaient accéder à l'indépendance, de faire de la propagande.

Des pays comme la Guinée, le Sénégal, le Congo, le Mali, la Côte d'Ivoire, le Ghana et bien d'autres encore, avaient démontré leur volonté d'accorder la priorité à la musique particulièrement. Les musiciens africains ont joué à leur tour un rôle prépondérant dans l'accession de leurs pays à l'indépendance. Les leaders africains une fois élus et installés, ont jugé utile de mettre les musiciens dans leurs droits, une sorte de faveur politique. La musique était devenue alors un métier qui nourrissait son homme.

Au Niger ça a été tout le contraire. L'indépendance une fois acquise, les musiciens ont été jetés aux oubliettes. A un moment donné la musique était même considérée comme une affaire de voyou au Niger. Voilà tout le problème, car la base avait été ratée dès le départ.

J'insiste sur le cas des musiciens parce que ce sont eux qui sont les plus maltraités de la frange des hommes de culture. Il y a trois décennies que les musiciens nigériens courent après un statut que l'Etat n'arrive toujours pas à leur donner. Faut-il un miracle pour le faire ?

Et la littérature ?

Le problème majeur pour ce domaine culturel, c'est le manque de maisons d'édition. La maison d'édition, c'est l'âme de la production littéraire. Or au Niger nous n'avons que des imprimeries qui éditent certains écrivains à compte d'auteur. Chez l'imprimeur la qualité de l'œuvre ne compte pas. C'est plutôt une affaire d'argent. Dans une maison d'édition il y a ce que l'on appelle le comité de lecture. Vous soumettez votre manuscrit à la maison d'édition qui le transmet à son comité de lecture pour étude. Le comité se donne le temps d'étudier minutieusement le manuscrit. Si l'œuvre l'intéresse, l'éditeur vous fait signer un contrat en bonne et due forme. Il édit l'œuvre et prend en charge la promotion et la diffusion. Mais quand vous éditez à compte d'auteur vous roulez à perte.

Walter Issaka Alzouma



Razak René a commencé à écrire dès son plus jeune âge. Aujourd'hui il est nouvelliste.

Qu'est ce que ce qu'une nouvelle ?

La nouvelle définit un genre de construction dramatique dans laquelle il y a peu de personnages et une unité d'action. La nouvelle n'est pas un résumé de roman comme le pensent certains, la nouvelle est un genre à part qui a aussi ses critères, ses règles. Aujourd'hui elle est en train de prendre de l'ampleur en littérature américaine et aussi africaine. De nos jours la plupart des jeunes qui écrivent commencent par ce genre parce que c'est plus facile, parce que quelque fois ça demande à l'auteur moins de temps. Au-delà de ça il y a des concours auxquels beaucoup de jeunes écrivains participent. Il n'y a pas de longueur précise pour une nouvelle. Guy de Maupassant a écrit une nouvelle d'une seule phrase. Il est l'un des précurseurs de ce genre. Généralement pour les concours on demande aux candidats de présenter une nouvelle de 5 à 20 pages. C'est au jury de limiter le nombre de pages, mais une nouvelle se distingue beaucoup plus par rapport aux thèmes, à sa précision et aussi au nombre de personnage qui interviennent.

Combien en as-tu écrit jusqu'alors ?

J'en ai produit beaucoup, j'en ai égarée quelques-unes et détruit d'autres par souci du travail bien fait. Aujourd'hui j'ai environ un répertoire de 30 nouvelles dont certaines ont été publiées et d'autres sont en train d'être travaillées. J'écris sans cesse mais je ne retiens que ce qui est bien dans mes écrits.

En Mars 2010 j'ai publié un recueil de 9 nouvelles intitulé *le vin d'Avril*. Ce recueil a été édité par une maison d'édition française appelée Edilivre. Certaines de mes nouvelles ont été publiées dans le cadre de recueils collectifs dans le cadre de concours internationaux, notamment celle qui a remporté en 2012 le prix du jeune écrivain de langue française et qui m'a valu une visite au salon du livre à Paris et une tournée en France pour dédicacer l'ouvrage. Il y a aussi une production locale dans laquelle j'ai publié une nouvelle dans le cadre



des 5^{èmes} jeux de la francophonie en 2005. C'était ma première véritable édition et ma première véritable publication, j'avais 19 ans.

J'ai été primé à beaucoup de concours dont entre autre celui qui a porté sur le thème *vérité et mensonge* organisé en 2003 par le CCFN. J'ai remporté le 1^{er} prix. En 2008 je suis allé à Conakry dans le cadre de mes études. J'ai gagné 3 prix en nouvelle là bas. Récemment, en Mars 2013, j'ai fait partie des 8 lauréats retenus pour le prix Rfi de la jeune écriture francophone. Le recueil est sorti en Juin sur le plan international. Ça a été l'occasion pour moi de faire une dédicace au CCFN avec le public. Le CCFN/JR depuis un certain temps est en train d'offrir aux jeunes écrivains nigériens des séances de dédicaces afin qu'ils puissent être en contact avec leur public.

De quoi parlent tes nouvelles ?

Je n'ai pas de thème de prédilection, j'écris quand ça me vient et sur ce que j'ai envie d'écrire à ce moment précis. D'après les gens qui me lisent, mes thèmes parlent de la femme, de sa situation sociale, de sa situation dans tous les nouveaux concepts actuels. Il y a aussi cette question de culture, de tradition qui pour moi est en train d'aller aujourd'hui vers un certain extrémisme, des comportements qui surviennent dans nos sociétés tel que le terrorisme, le chômage, les mots qui minent la jeunesse, l'amour, je parle un peu de tout ce qui me vient à l'esprit.

Que ressens-tu quand tu te relis ?

Quand je me relis je me découvre. Je découvre certains de mes personnages que j'avais perdu de vue il y a longtemps et qui continuent d'exister dans les œuvres que je suis en train d'écrire aujourd'hui. C'est une occasion pour moi de les découvrir davantage. Je pense que tout auteur doit se relire régulièrement. Victor Hugo disait que quand il finissait d'écrire un texte il se mettait dans une chambre dans laquelle il relisait ses textes à haute voix, tout seul, pour écouter ses inspirations.

Y'a-t-il une différence entre un nouvelliste et un écrivain ?

Il n'y en a pas. Le nouvelliste c'est celui qui compose des nouvelles, il est écrivain spécialisé dans le genre de la nouvelle, il est poète, il est romancier, donc pas de différence sauf que l'un est le père de l'autre, l'écrivain est le titre général.

Quel est ton dernier mot ?

Mon dernier mot va porter à mes lecteurs, à tous ceux qui sont intéressés d'écrire, parce que je rencontre de plus en plus de jeunes qui sont tentés d'écrire. Je leur dis courage, je leur dis que c'est possible, je leur dis de s'y mettre, rien n'est impossible il suffit de travailler. Nous jeunes, nous sommes souvent pressés et dans la précipitation on jette l'éponge et on gâche sa carrière.

Walter Issaka Alzouma

Une conférence, animée par le docteur Saley Boubé Bali, chef du département littérature, art et communication de l'université de Zinder, ayant pour thématique les problèmes de l'édition au Niger s'est déroulée au CCFN (Centre Culturel Franco-Nigérien) de Zinder .

« Parler de l'édition au Niger est un euphémisme. Quand on fait l'inventaire des maisons d'édition en Afrique, notamment francophone, et dans le monde, il n'y a pas au Niger une seule maison d'édition qui réponde aux normes requises ». C'est par ces phrases qui dévoilent avec gravité l'état de l'édition au Niger que commence cette conférence à la fois riche et édifiante à laquelle ont pris part une importante communauté d'étudiants, ainsi que des auteurs et des personnes intéressées par la question de l'édition.

Le conférencier qui a de prime abord tenu à dénouer l'amalgame souvent fait entre le métier d'éditeur et celui d'imprimeur, a entretenu l'assistance de la question de la chaîne du livre. « Celle-ci, dira-t-il, va de la création -écriture de l'œuvre par l'auteur-, à sa remise à un éditeur, qui, lui-même, la soumet à ses assistants. Ces derniers sont entre autres le correcteur et le maquettiste. Ensuite la chaîne se poursuit avec l'imprimeur qui tire le livre pour finalement finir avec le libraire qui le vend. »

Pour dresser la genèse des maisons d'édition, les premières appartiennent à l'État. Ce sont l'INDRAP qui produit des ouvrages scolaires et la Nouvelle Imprimerie du Niger. La toute première maison d'édition privée de ce nom à avoir vu le jour est celle des Éditions du Sahel de Albert Issa créée en 1985. Mais cette dernière n'a pas survécu à la mort de son initiateur. Ensuite sont venues les Éditions Ténéré de Inoussa Ousseini qui publient surtout des livres scolaires. À partir des années 2000, la Coopération française a alloué des fonds d'aide à l'édition. Ces fonds étant destinés aux éditeurs plutôt qu'aux auteurs, on a assisté à une floraison de maisons d'édition. Nathan Amadou, Gashingo (qui a hérité du projet d'édition de la GTZ) Afrique lecture (qui édite des annales) Bendi, Alpha, etc. Mais la plupart des maisons d'édition ont connu des difficultés une fois que ces périodes d'aide sont passées parce qu'elles n'avaient pas réellement la vocation et que certaines d'entre elles n'étaient que de circonstance.

Ainsi que l'a expliqué le conférencier, « les véritables problèmes de d'édition au Niger sont d'abord liés au manque de ressources humaines et de compétences. Un rapide constat permet de remarquer qu'il manque certains maillons dans la chaîne du livre. Manque de correcteurs qualifiés. Manque d'aide à l'édition ».

Le manque de fonds d'aide constitue une autre entrave à l'épanouissement de l'édition. « Et même quand ces fonds existent, fera-t-il remarquer, ils sont d'avantages

politiques et ne servent pas à appuyer des auteurs, mais des personnes particulières ».

Parmi les problèmes, on notera également le manque de critiques littéraires. Or ceux-ci sont un maillon très important dans la chaîne en raison de leur pouvoir à donner de la visibilité au livre et à influencer le lectorat à travers les avis qu'ils émettent sur les œuvres.

Tout en sachant qu'au Niger, comme l'a indiqué le conférencier, « il n'y a pas de fait littéraire qui englobe depuis la production littéraire jusqu'au lectorat », comment trouver des solutions pratiques aux problèmes de l'édition ? Le docteur Saley Boubé Bali en esquisse la réponse : « le livre étant une question de souveraineté nationale, l'État a le devoir d'appuyer le secteur en créant une chaîne du livre ».

Mais, en amont de cette chaîne, il y a d'autres préalables à régler, comme, par exemple, que l'État songe à former des gens du métier pour professionnaliser le secteur. Ensuite, il faut qu'on situe l'importance même de l'écrivain dans le processus de notre développement. « Il faut, de façon claire, qu'on puisse répondre à la question suivante : quel est le rôle et la mission de l'écrivain dans un contexte comme celui du Niger », dira le conférencier avant de poursuivre : « Cette question ramène au fait que l'écriture doit cesser d'être un simple passe-temps mais constituer un métier à part entière. Dans cette optique, il faut mettre les artistes dans des conditions de création adéquates ».

Et au bout de cette chaîne, conclura le conférencier, « l'État se doit de commander les meilleurs livres édités pour appuyer l'édition. Cela va obliger les éditeurs à faire un travail de qualité et à produire des ouvrages qui répondent aux attentes légitimes des lecteurs ».

Lors de débats qui ont suivi l'exposé du conférencier, un participant a noté avec regret la démotivation générale des nigériens pour la lecture, donc pour le livre « Nous participons au découragement de l'écriture », dira-t-il. Tout en indiquant qu'il possède des manuscrits qui dorment dans son tiroir, il a ajouté avec beaucoup d'amertume : « nous sommes des victimes condamnées par les problèmes de l'édition au Niger ».

En tout état de cause, le développement des industries de la culture, et par conséquent celui des métiers de la culture, dépend, on le sait, d'un choix politique. Dans un pays où l'analphabétisme est une gangrène au dos du développement, et où l'État prône la promotion des langues nationales, l'existence de vraies maisons d'édition nationales, qui devrait faire partie des priorités, doit rester, à n'en point douter, un objectif qu'il faille nécessairement atteindre si l'on veut prétendre à une croissance partie de la base et qui soit durable.

Bello Marka



Garba Harouna est un conteur de la région de Tahoua, également enseignant non voyant dans une école primaire dans laquelle il tient la classe de CP et enseigne l'écriture en braille aux élèves non voyants.

Présentes-toi à nos lecteurs.

Je suis enseignant non voyant à l'école primaire Mamadou Nouhou de Tahoua depuis 2001. J'apprend aux élèves à écrire, à lire et à calculer.

Avant j'étais à Tchintabaraden dans l'administration comme dactylographe à l'inspection, c'est là-bas que j'ai perdu totalement la vue dans les années 2006-2007.

Je suis conteur depuis très longtemps. Déjà enfant, les contes que me racontait mes grands parents tous les soirs, je les partageais avec mes camarades le lendemain soit à l'école ou à la maison.

Comment tu définis le conte ?

Le conte est difficile à définir. Le conte c'est, par exemple, illustrer ce qui se passe dans la société et aussi la protéger, donc faire des prophéties en imaginant ce qui pourrait se passer dans la société. Il y a beaucoup des gens qui se retrouvent à travers leurs qualités et leurs défauts dans les personnages des contes, que ça soit des animaux ou des êtres humains. C'est vraiment un moyen de rappeler aux gens qui écoutent les contes qu'ils font du mal ou du bien et d'encourager ceux qui font du bien. On peut tirer des leçons de moral, on peut même prêcher sur le plan religieux avec le conte.

Moi, je fais des contes à l'endroit des enfants. J'ai fait des animations de ce genre à l'école du village SOS enfants de Tahoua. Lorsque j'étais agent commercial à Zinder j'ai aussi animé des émissions de conte à la radio Anfani de 1998 à 2000.

Le conte est imaginaire mais ça devient toujours réel ou bien ça a déjà été réel. Ce sont des faits de société, c'est le miroir de la société. Tout le monde peut voir son reflet dans un conte.

Voici une anecdote : Etant non voyant, souvent des enseignants me chargent de surveiller leurs élèves en leur absence, alors pour que ces élèves puissent me respecter je leur fait une promesse. Je leur demande de

bien se comporter et en échange je leur accorde 10 à 15 minutes de conte. Ils respectent presque toujours ce principe car ils apprécient beaucoup les contes.

Dans mon propre foyer des fois si mes enfants font du bien, pour les récompenser je les gratifie d'un conte comme cadeau.

En général, les contes que je présente c'est pour amener les enfants à être juste dans la société, c'est-à-dire d'essayer de les aider à s'adapter à toute situation et d'essayer de voir le bon côté des choses.

J'ai créée pas mal de contes mais la plupart sont des contes traditionnels que je développe à fin de les mettre dans le contexte actuel, parmi eux il y a les contes Touareg.

Pourquoi l'implication des animaux ?

Prenons le cas par exemple des cours de chefferies traditionnelles. Le chef est tellement puissant qu'il n'est pas possible de lui dire ouvertement ce que pensent les citoyens. Pour ça, des fois on désigne quelqu'un par astuce dans la cour pour présenter un conte, des proverbes, un adage ou raconter une anecdote pour amener le chef à bien raisonner. Ce qui fait que des fois on passe par les animaux pour ne pas nommer les gens, pour que d'autres ne se sentent pas vraiment indexés.

Si c'est un animal qu'on désigne même si on le nomme, personne ne va dire que c'est son nom ou celui de son grand père. Donc voilà, au niveau de la cour du chef on utilise le nom d'un animal. C'est un animal mais l'intéressé va se rendre compte que cet animal a typiquement son comportement, alors il va essayer de corriger ses erreurs et d'être correcte.

Comment tu juges le conte d'autrefois et celui d'aujourd'hui ?

Autrefois le conte était un outil infailible. Aujourd'hui il y'a un changement, avec la technologie on sent un recule. Il n'y a pas beaucoup de gens qui connaissent l'importance du conte, mais avec des festivals comme Gatan-Gatan on essaye de faire sa promotion. J'ai participé deux fois à ce festival.

Personnellement je suis en train de faire à ma manière des collectes de contes Touareg et de contes Peulh, en fait tout ce qui concerne les contes nomades. J'ai fait mes études primaires et le collège en milieu nomade, c'est pour ça que j'aime ces contes et que depuis je les collecte.

D'un autre côté, comme je suis une personne en situation de handicap j'ai constaté que tous les handicapés vivent généralement dans la périphérie des villes ou des villages donc nous ne sommes pas très influencés par le modernisme. Alors, il y a des contes qu'on peut raconter pour faire oublier les peines et les frustrations, pour se distraire, pour se cultiver et pour être plus fort.

Walter Issaka Alzouma

Rencontre avec Babaye Jonhny : Sarkin makada de Zinder.

Presque tout le monde le connaît sous le nom d'artiste de Babaye Jonhny. A l'état civil, il est enregistré sous le nom de Yerima, son oncle paternel qui l'a élevé. Mahamadou, dont le véritable père s'appelle Ismailou, aujourd'hui, à plus de soixante dix ans, vient d'être nommé Sarkin makada ou le chef des musiciens traditionnels de Zinder.

Alors jeune homme, Babaye se souvient d'avoir été un danseur de renommée. « J'ai participé à plusieurs concours de danse durant lesquels j'ai gagné de nombreux prix, que ce soit à Niamey, notamment au Gaskama, ou à Zinder, au Kouran Daga, etc. ». C'est de là, reconnaît-il, que lui vient le surnom de Babaye Jonhny.

Pour parler de son métier de musicien traditionnel, il dit l'avoir hérité de son père. « Mais jusqu'à l'âge de 25 ans, précise-t-il, il n'était pas indiqué que j'embrasserai cette carrière ».

Aujourd'hui, Babaye Jonhny est musicien et griot. « Je joue du tam-tam lors des cérémonies de mariage, de baptême ou lors des différentes fêtes. Avec d'autres musiciens qui jouent du kalangou ou de l'algaïta qui m'accompagnent, nous passons au domicile de personnes dont nous faisons les « Take », les louanges». L'artiste, en parlant de son art, se souvient : « Autrefois, le griot, comme le musicien traditionnel, occupait une place importante dans la vie en société ».

En se rappelant du bon vieux temps, il poursuit, en remuant son bonnet : « Autrefois, j'étais invité aux cérémonies de mariage deux mois avant l'événement, sinon on risquait de rater mes services ».

Mais, force lui est de reconnaître qu'elle est en train de perdre de sa valeur. « Les musiciens traditionnels, comme les griots, sont mal vus de nos jours. Si vous n'êtes pas invité à une cérémonie, vous avez toutes les chances d'être mal accueilli ».

Avec un brin de tristesse, il poursuit : « Aujourd'hui, il y a d'autres moyens pour faire de la musique et pour animer un événement comme les orchestres ou même les appareils de musique, etc. Mais ce qui est sûr, rien ne saurait remplacer la prestation d'un griot ou d'un musicien qui fait votre éloge, qui fait le rappel de votre généalogie ».

Ce musicien traditionnel se rappelle qu'il avait, pendant plus de vingt ans, cessé de jouer de son instrument. Il n'y est revenu que parce que, voici six mois de cela, il a été investi Sarkin makada, ou chef des musiciens traditionnels de Zinder. « J'ai formé, depuis, une équipe de huit personnes environ. Ensemble, nous exerçons notre métier de musiciens traditionnels conformément aux règles que nous avons héritées de nos parents ».

En effet, Babaye Jonhny, reste fidèle à la ligne tracée par les anciens dans le cadre de sa profession : « je ne joue



pas avec les musiciens modernes ou les orchestres, je préfère garder l'originalité de mon art et le pratiquer tel qu'il m'a été transmis par mon père», affirme-t-il.

Grâce à cette profession, l'homme a fait de sérieuses connaissances, tissé de bonnes relations, gagné de l'argent, acheté des maisons. « Dernièrement, confie-t-il, je projetais d'acheter un véhicule. J'y ai renoncé en préférant investir cet argent pour une cause plus avenante ».

Marié à une femme, la seconde étant décédée, père de plusieurs enfants dont la plupart servent sous le drapeau, Babaye Jonhny dit avoir un pincement de cœur, celui de n'avoir pas d'héritier dans son art. Et c'est avec amertume qu'il laisse entendre : « je souffre beaucoup que ce métier de musicien traditionnel que j'ai hérité de mon père meure après moi simplement par manque de successeur ».

Bello Marka



Supreme Sadeck



Sadeck René Balley, alias Suprême Sadeck rappe depuis quinze ans avec un seul objectif en tête : mettre sur pied sa propre marque à travers le hip-hop. En Octobre, il était présent sur les scènes de la treizième édition de Waga Hip Hop pour représenter le Niger aux côtés des groupes R Afro Kassada, El Grintcho et Eman Kayan.

Présentes-toi à nos lecteurs.

Je suis arrivé dans le mouvement Hip Hop en 1998, l'année qui a suivi j'ai écrit mon premier texte avec l'aide d'un ami intitulé *le rap commercial*. Il a fallu en 2004 pour que je puisse écrire et produire mon tout premier single proprement dit : *African Soldier*, une manière pour moi de prévenir mes prédécesseurs de mon entrée dans le game et de leur montrer qu'ils devaient dorénavant se tenir à carreau, voilà.

Le rap signifie pour toi ?

Pour moi c'est une maladie et un vaccin à la fois. Aujourd'hui, si j'ai un problème quelconque, je m'enferme dans ma chambre et je me mets à rapper avec le son à fond. Là, je verse tout ce que j'ai sur le cœur, je verse du son. Si je rap aujourd'hui c'est pour me faire de l'argent. Je ne suis pas comme les autres rappeurs qui passent leur journée scratcher sous le soleil, qui n'arrivent pas vendre leurs cd, ils ne font rien qui marche. Ils préfèrent rester cloîtrés chez eux en attendant qu'on les invite à un concert quelconque pour toucher des miettes, 15 000 F ou 20 000 F. Moi je suis un artiste et je veux me mettre sur le chemin international. Actuellement je suis en train de créer ma propre marque. Le logo c'est *sarkao* (le baobab). Ce logo sera placé sur des t-shirt. Depuis mon

bas âge je rêvais de créer une entreprise, et bien voilà qui est en cour. Je ne crois pas aux gens qui pensent ou qui disent que la musique ne paye pas au Niger. Partout où on se trouve, si on est nul, ça ne paye pas.

La musique est pour moi une entreprise. Il faut faire comme le rappeur français Booba qui a créé Unkut ou bien comme La Fouine qui a créé Swarga, comme Nelly qui a créé Vokal, comme 50 cent qui créé G-unit, etc. Moi, je compte créé Sarkao 2H Music Game bientôt.

Quel est le genre de rap que tu fais ?

Je suis un rappeur révolutionnaire. Pourquoi ? Parce que je me dis que tous les grands groupes nigériens ont échoué mais j'ai du respect pour Wass-Wong, pour Lakal-kaney, Black daps, DLM. Voilà les grands groupes reconnus. Ces groupes ont eu des millions mais ils n'ont pas pu les utiliser dans des choses qui peuvent les avantager. C'est l'argent qui est à l'origine de la dislocation de ces groupes, voilà pourquoi j'ai décidé d'évoluer en solo. Mon rêve c'est de faire au Niger ce qu'aucun artiste n'a fait auparavant : me faire reconnaître à l'échelle internationale.

Lorsqu'un artiste nigérien est invité à l'extérieur il doit représenter l'identité nigérienne. Moi à l'étranger, je ne m'habillerais pas en bling-bling, boucles d'oreilles, lunettes, je ne le fais pas, je ne suis pas américain, je suis nigérien.

Les artistes nigériens, c'est chacun pour soit. Prenons le cas de Yacouba Moumouni, lui, il a été à plusieurs festivals internationaux, normalement il aurait dut en faire profiter d'autres artistes, c'est-à-dire leur faire des ouvertures malheureusement ce genre de pratique n'existe pas chez les artistes nigériens. Ils ne s'entraident pas.

Combien de titres as-tu sur les ondes jusqu'ici ?

J'ai un album de 13 titres qui s'intitule 13 or. Je voulais l'appeler Bazouka mais j'y ai renoncé pour ne pas faire fuir les enfants. Cet album parle des problèmes de société du Niger par exemple du pétrole, de l'uranium, de l'or nigérien qui ne profitent qu'à une poignée de nigériens. J'ai également fait deux clash destinés à Danny Lee. En fait c'est lui qui a commencé à m'attaquer et comme je ne supporte pas l'attitude qu'il a, il n'a pas le caractère d'un artiste dans le vrai sens du terme je lui ai répondu. Contrairement à lui, nul part je n'ai mentionné son nom mais tout le monde sait que c'est à lui que je m'adresse.

Ton dernier mot ?

Il ya de grands artistes que je kiffe : Booba, La Fouine, I am, Kerry James, Lil Wayne. Au Niger le seul dont on devrait parler c'est Bilal Keit car il y a une très grande marge entre lui et les autres ; au Niger c'est lui le sommet du roots du rap et du raggae. Le grand on doit toujours lui donner sa place.

Walter Issaka Alzouma



Jaloud Zaïnou Tangui a 22 ans. Etudiant réalisateur en audiovisuel au niveau supérieur à l'I.F.T.I.C. de Niamey, il a sorti cette année son premier long métrage la fille du gouverneur.

Qu'est-ce que ce film t'a apporté ?

Ce film m'a permis d'avancer dans ce que je fais, j'ai toujours joué avec les caméras mais il a fallu que j'arrive à l'I.F.T.I.C pour pouvoir réaliser un film en tant que tel. J'ai financé ce film tout seul. Je profite de cette interview pour remercier mon père qui m'a aidé à la réalisation, le CNCN et la styliste Kadi Mariko qui s'est chargée des costumes.

J'ai mis trois mois pour écrire ce scénario. Ce qui m'a motivé c'est de pouvoir œuvrer à changer la mentalité des nigériens parce que, malheureusement, le nigérien ne progresse pas. On n'est pas obligé de consommer les produits des autres. Aujourd'hui le Nigéria est en train de nous submerger de son dandali soi-disant cinéma. Pleins de nigériens s'adaptent à leurs traditions au lieu des nôtres, ceci n'est pas notre mode de vie.

La fille du gouverneur montre le côté extravagant de la ville de Niamey, il montre aussi la puissance d'un gouverneur, l'argent, il montre vraiment un autre côté de Niamey qui n'est pas forcément celui qu'on nous montre toujours tel que la pauvreté, la misère, etc.

Es-tu entrain de dire que les autres films ne montrent que le côté mauvais du pays ?

Pas tous, mais la plupart ne montrent pas le bon côté, ils se focalisent toujours sur le sous-développement. Moi, j'ai choisi de montrer à travers ma première réalisation un autre côté et une autre vie de Niamey. La première projection de ce film s'est fait à guichet

fermé au Palais des congrès, c'était le 30 Mars 2013. Je ne dis pas que mon film est parfait, mais je veux que les nigériens découvrent un autre cinéma nigérien, ils ont été présents lors des projections et cela m'a beaucoup touché, ça m'encourage à aller plus loin.

Comment as-tu procédé à la sélection des acteurs ?

Je suis passé par des connaissances et j'ai abordé des gens croisés dans la rue qui m'intéressaient. Dans le film j'ai fait jouer de nouveaux acteurs. C'était vraiment pur moi une façon de montrer qu'il y'a une relève. Je voudrais que les jeunes s'intéressent à ce secteur d'activité, que ce ne soit pas toujours les mêmes têtes qui s'affichent. C'était mon choix.

Qu'est ce que toi tu appelles cinéaste ?

Pour moi le cinéaste est quelqu'un qui utilise du 35 mm, le cliché. Nous, nous faisons du numérique, donc nous ne sommes que réalisateurs. Les cinéastes ce sont les Oumarou Ganda, Djingarey Maïga etc. Cinéaste égal réalisateur c'est les appellations qui diffèrent. Pour l'instant nous n'avons pas les moyens de travailler avec du 35 mm, c'est trop cher.

Que représente le cinéma pour toi ?

Pour moi le cinéma est une œuvre comme toute autre. Ça peut être une fiction ou un documentaire. En un mot c'est une œuvre qui relate une histoire, parce que sans histoire on ne peut faire de cinéma, il faut que ça parle de quelque chose et l'audio-visuel est là pour ça.

Il faut être un génie pour faire un documentaire, mais pour réaliser un cinéma il faut être un diable, c'est une manière de dire que le métier du cinéma est extraordinaire que ça soit fiction ou autres.

Nous ne faisons pas du cinéma pour distraire uniquement les gens. Pour nous, le cinéma c'est une arme pour éduquer, sensibiliser et pour distraire les cinéphiles. Nous le faisons aussi pour être présent, pour les embêter et les forcer à regarder le cinéma nigérien et je pense que c'est un début et que ça ne s'arrêtera pas qu'à ça. De Djingarey Maïga, le plus ancien, à moi, le plus jeune, je suis convaincu que nous sommes tous déterminés. Si les nigériens s'intéressent à nos réalisations, je suis sûr que l'Etat nous entendra. L'Etat dépense des milliards dans le football. Le foot c'est juste une journée mais le cinéma lui reste toujours, c'est la meilleure archive au monde, les images. Je ne dis pas de ne pas financer le foot mais quand même un peu de respect pour nous autres.

Ton dernier mot ?

Je dis merci à Fofu magazine, qui fait vraiment du bon boulot. Nous sommes dans le même combat, sans sponsor, sans soutien mais on avance tout de même. Fofu est là pour la jeunesse merci, j'espère venir un jour dans les locaux de Fofu avec un trophée. Cette année pour la première fois j'ai été à FESPACO, c'était super.

Walter Issaka Alzouma



K'Mariko est une jeune créatrice âgée de 35 ans. Mode, design, peinture, cette touche à tout transforme les tissus, les perles et les toiles en oeuvres d'art.

Parle-nous de ton parcours.

J'ai débuté avec la peinture, je peignais depuis toute petite. Quant à la mode, je l'ai apprise avec ma mère qui confectionnait des habits pour enfants. Je la voyais coudre à la maison. J'ai commencé à m'y intéresser vers l'âge de 15 ans, à apprendre la machine d'abord et ensuite à dessiner des modèles que je pensais réaliser un jour quand je serais grande. J'ai commencé à faire mes habits au fur et à mesure jusqu'à l'âge de 18 ans. Il y a aussi mon parrain Jean Boko qui est styliste nigérien de mode, il m'a dispensé des cours de coupes en 1998 à l'atelier « club des artistes ». J'avais également un maître qui m'apprenait le batik au musée national. Je faisais des portraits d'animaux en batik et je les vendais. L'idée s'était de trouver l'argent pour commencer les études dans une école au Sénégal. Un an après j'ai rencontré une américaine, une peace corps

qui travaillait pour le programme universitaire Boston university basé à Niamey. Notre amitié s'est liée grâce à un bébé chimpanzé du musée national qu'on adorait toutes les deux. Un jour elle m'a demandé de ne pas partir au Sénégal parce qu'elle avait un boulot pour moi. Je suis devenue assistante résidente culturelle, c'est-à-dire que je devais diriger les jeunes américains par rapport à notre culture, ce qu'il faut faire et ne pas faire dans notre société. J'avais un bon salaire et j'avais aussi le temps pour peindre et pour la mode. J'ai fait mon premier défilé en 2001 grâce à l'ambassade des Etats-Unis d'Amérique au centre récréatif. La même année ils m'ont demandé un autre défilé et ainsi de suite, deux fois par an et pendant trois ans. Ils ont mis leur espace à ma disposition pour mes défilés et mobilisaient du monde pour y assister.

Grace à ce travail j'ai eu une bourse pour une résidence aux USA qui a duré un mois. Nous étions une cinquantaine d'artistes venus de partout dont deux africaines Marie Kaziendé et moi, c'était en 2003. Une autre fois je suis parti à New Orléans (USA) pour une galerie qui s'appelle « la belle galerie ». Je suis resté dans cette galerie pendant trois ans. Là bas, j'ai organisé mon premier défilé à l'extérieur avec Tulane university. Tous les ans ils organisent un gala-diner et ils essaient de présenter des artistes peintres et un pourcentage des ventes de ce qu'ils gagnent est destiné à un programme de sida en Haïti. Nous avons organisé ce diner gala avec des étudiants et des professeurs, j'avais moi, le choix de choisir quel artiste pouvait être dans le programme, c'était super. Après ça, avec « la belle galerie » j'ai continué à faire des défilés et des expositions-ventes.

Je suis retourné plusieurs fois aux USA, j'y vais souvent pour faire des toiles que la galerie vend et aussi pour faire du tourisme. La dernière fois que je suis parti aux USA c'était en 2011 à Findlay. J'avais eu une bourse pour faire du management afin d'apprendre à gérer un projet. La formation a duré un mois.

Entre temps j'ai toujours fait mon défilé annuel à Niamey depuis 2003, j'ai aussi travaillé avec d'autres artistes peintres et stylistes. Nous avons travaillé ensemble pendant trois ans. On n'avait pas de moyens alors on organisait des défilés de mode chez moi, des expositions de peintures, etc. Au bout de trois ans ça n'a pas marché, chacun est parti de son côté ; mais moi j'ai toujours continué mon défilé annuel, chaque année une nouvelle collection jusqu'à maintenant.

La mode c'est quoi pour toi ?

C'est de l'art, de la création. La mode c'est rendre la vie belle, c'est l'art de l'habillement. La mode nigérienne est belle mais je pense qu'on reste un peu confiné dans notre tradition. C'est bien de garder la tradition, elle est très importante parce que tout artiste s'inspire de la tradition pour faire quelque chose de différent mais il

faut créer de nouveaux modèles pour enrichir la mode nigérienne, on a besoin de ça.

Ce que je trouve drôle c'est qu'il y a beaucoup de filles qui voyagent pour revenir avec des choses qu'on trouve déjà ici. Peut être que c'est parce que les jeunes stylistes locaux ne sont pas connus, peut être qu'il faut que les médias travaillent d'avantage avec les locaux afin de les faire connaître.

La mode nigérienne est connue par Alphadi, parce qu'il est le seul qui est connu jusque là.

Le FIMA est un bon festival. C'est riche, ça déplace du monde. Il y a des gens qui sont sorti, pleins de créateurs de mode surtout de l'étranger qui sont sorti et qui, présentement font des carrières internationales et je pense qu'il est temps que ça puisse profiter aux locaux, qu'on puisse au moins connaître les créateurs locaux.

Ma première participation au FIMA c'était en 2003. J'ai juste exposé mes articles qui ont bien marché d'ailleurs. A l'édition 2009, mes articles ont défilés au concours panafricain des jeunes créateurs. C'est touchant. Tu vois tes créations, tu as une autre perspective, une autre vue de ce que tu fais, tu as beaucoup de gens qui viennent de partout pour voir ce que tu fais, c'est vraiment touchant.

D'où te vient l'inspiration ?

Mes créations me viennent comme ça, pendant le sommeil, dans la rue, partout et à tout moment.

Concernant les coupes je travaille en réalisant des patrons, ici on utilise les papiers craft qu'on coupe, c'est tout un calcul de géométrie où tu vas définir comment doit être la forme ensuite tu fais tes calculs, les épaules, la poitrine, etc. et à la fin tu as la forme de ta robe ou de ton haut que tu découpes. Je travaille également directement sur le mannequin, ça permet de couper et coudre directement. Mes modèles je les imagine, je les dessine. Les tissus je les choisis moi-même, je fais les patrons, je découpe tout moi-même et je couds tout moi-même.

Concernant les matières j'aime faire des mélanges. Je mélange des pagnes locaux et des pagnes venus d'ailleurs, je mixe aussi avec des tissus européens.

La collection de mon dernier défilé s'appelait 10+1, 10 pour mes dix ans de mode que je n'ai pas pu fêter à temps et 1 de plus qui est la onzième année. Je rêve de voir les nigériens porter les tenues des stylistes locaux, consommer local.

Au centre des jeunes de Talladjé j'ai formé une dizaine de jeunes à faire du stylisme parce qu'elles ne faisaient que de la couture simple. Ça a été dure mais on est arrivé quand même. Ce sont des filles qui ont beaucoup de talent mais je pense qu'il faut continuer, continuer à faire des formations.

Ton dernier mot ?

Je fais appel à tous les stylistes nigériens, qu'ils se réveillent, qu'on soit actif, qu'on fasse connaître notre travail, qu'on se soutienne, qu'on soit solidaire. On pourrait faire de la magie au Niger, on pourrait faire des grandes choses, on pourrait changer le monde, les artistes sont fait pour ça.

Walter Issaka Alzouma





Sakina Maman: de comédienne de théâtre à actrice de film Dandalin soyayya

Décider de faire carrière en tant que comédien de théâtre n'est pas chose aisée pour un artiste à Zinder. Mais Sakina Maman a pris sur elle le pari de relever ce défi en faisant d'ailleurs plus : de la scène, passer à l'écran pour s'imposer comme l'une des pionnières du film Dandalin soyayya de la région.

Parcours de cette ambassadrice de la culture nigérienne qui a sillonné la région en portant vers les populations rurales ce message : luttons contre toutes les formes de violences faites aux femmes!

« Je m'appelle Sakina Maman. Je suis née en 1976 à Zinder ». C'est par ces mots simples portés par sa voix mélodieuse pleine de chaleur que Sakina, cette comédienne de la compagnie théâtrale Zindirma, aussi animatrice à la radio privée Shukurah FM, accepte de nous recevoir dans l'intimité de la maison familiale, où elle habite depuis qu'elle a divorcé.

C'est avec la troupe Nazari que Sakina commence cette aventure de la scène il y a plus de 12 ans. « La première pièce dans laquelle j'ai joué traite d'un problème de l'heure : celui du Sida ». Toujours avec la troupe Nazari, elle fait sa toute première tournée durant laquelle elle joue dans plus de quarante spectacles, en sillonnant le canton de Gafati, à une quinzaine de kilomètres à l'est de la ville de Zinder.

Et, depuis, c'est pour cette artiste dont le talent est au naturel, et qui aime mettre la rigueur et l'esprit du travail bien fait en bonne place dans ses démarches de créatrice, une suite de tournées et de spectacles. Le département de Magaria, celui de Tanout, dans la région de Zinder. Puis, Maradi, Niamey, etc. Ensuite, elle quitte

la troupe théâtrale Nazari et entre dans la Compagnie théâtrale Zindirma. « Je me plais dans Zindirma. Depuis bientôt trois mois, nous effectuons une tournée de sensibilisation dans les 10 départements de la région de Zinder. C'est à hauteur de mes attentes. Cela me reconforte. Les gens apprécient ce que nous faisons. »

Une fois entrée dans le monde de la culture, elle se marie quelque temps après. « Mon mari avait accepté de me laisser continuer une carrière de comédienne dans laquelle il m'avait trouvée ». Dans une société où la majorité des gens estiment que la place de la femme est loin d'être sur la planche, elle répond, détendue « mon mari a vite compris qu'il serait difficile de m'arracher à ma passion. En plus, faire du théâtre me permet de gagner un bon revenu ».

Durant sa carrière de comédienne, Sakina reconnaît avoir connu des bas. « Mais c'est humain », dit-elle en souriant. Ce n'est pas tous les jours qu'on dort dans son lit ». Elle ajoute : « Surtout, ce qu'il faut pour pouvoir évoluer au dessus des écueils, c'est de savoir composer avec la mentalité des gens qui regardent comme dévergondée une femme artiste ».

Quand on lui demande son meilleur souvenir, elle répond sans hésiter : « C'était en juin 2011. Zindirma présentait un spectacle retransmis en direct sur la radio privée Anfani de Zinder. Je jouais le rôle principal féminin dans ce spectacle dont le thème était : connaître et respecter les droits de l'enfant. Ce jour-là, face à un public venu nombreux, et un autre, plus nombreux encore, qui nous suivait à l'antenne, une émotion forte mais contenue avait pesé sur moi. En effet, j'étais enceinte et plus précisément j'étais à deux semaines de l'accouchement de mes jumeaux ».

Depuis quelque temps, Sakina joue dans des films Dandalin soyayya. Son premier rôle était dans *Binguel 1*, qui passe depuis sur les télé locales. En attendant le prochain épisode de ce film, elle a joué dans *Wa ya san gobe* qui va paraître très prochainement.

À cette heure où la femme a besoin de se faire entendre, elle ne manque pas d'en appeler à ses sœurs. « Nous devons nous engager et embrasser ces carrières qui libèrent la parole et lèvent certains tabous qui perdurent qui portent entrave à notre liberté de femmes ».

À savoir si elle songe à se remarier un jour, Sakina est directe. « Je compte bien me remarier. J'ai de nombreux prétendants. Mais mon mari sera plutôt un artiste. Je préfère un compagnon qui va m'aider à me réaliser dans mon art. Si Dieu le veut bien! »

À l'instar des autres artistes qui luttent pour que les autorités nigériennes accordent un peu plus d'intérêt à notre culture, elle en appelle aux artistes en leur disant : « Unissons-nous comme un seul afin d'assurer notre place au soleil »

Bello Marka

La Nouvelle Imprimerie du Niger



**soutient la culture
et la jeunesse nigérienne**

Innovations à travers le Niger

Maradi

La contraception intégrée à la récupération nutritionnelle

Dans le cadre de la relance de l'utilisation des méthodes modernes contraceptives dans la région de Maradi, une nouvelle initiative a été réfléchi et mise en œuvre : Offre Intégrée Active de la PF au niveau des Centres de Récupération Nutritionnelle. La stratégie utilisée est la mobilisation des femmes par les relais (DBC, Communautaires, COGES, matrones et crieurs publics) et les différents chefs de villages.

Résultats obtenus

Localité	Pillule	Implanon	Injectable	DIU (Dispositif Intra Utérin)
Commune de Maradi	228	107	185	3
Agué	6	326	8	0
Téssaoua	3	247	7	0



Séances de sensibilisation par la fourniture d'informations sur les méthodes contraceptives de longue durée (Implanon)

Leçons apprises

Les approches pragmatiques et les interventions concentrées sur l'offre sont les plus prometteuses. Pour des futures interventions de planification familiale, les approches pluridimensionnelles, l'offre des informations et de services de qualité ; la prise en compte des normes et barrières socioculturelles (discrétion et concertation avec les conjoints) en matière de contraception et le soutien communautaire sont d'une importance capitale.

Zinder

La contraception en zone pastorale

Dans l'optique de rendre la PF disponible et accessible aux populations les plus enclavées, le District Sanitaire de Tanout avec l'appui de UNFPA, a organisé une campagne de promotion des méthodes contraceptives de longue durée d'action au niveau de 8 CSI pastoraux. A l'issue de cette campagne quatre cent quatre vingt neuf (489) implants ont été insérés aux femmes en âge de procréer des zones visitées dont soixante cinq (65) jadelles et quatre cent vingt quatre (424) implanons.



Acceptrice d'implanon à Tanout



Acceptrice d'implanon au CSI de Gourbobou

• DRC

Leçons apprises

L'implication des hommes, des autorités et des leaders pour la mise en œuvre de cette stratégie a été beaucoup appréciée. En plus, l'approche a permis de renforcer la sensibilisation des hommes sur l'importance de leur implication dans la prise en charge des complications liées à la grossesse et à l'accouchement, mais aussi à la maîtrise de la fécondité de la femme y compris l'amélioration de l'économie du foyer.

En plus, les activités d'immunisation tant chez la femme que chez les enfants peuvent être intégrées pour joindre ces populations pastorales.